

Nature politique du lien communautaires dans les 3 œuvres

Eschyle

Cadre des pièces = **démocratie athénienne** née au tournant du Ve s. av. J.-C.

La tragédie grecque est elle-même un **théâtre politique, un art du politique, un élément du jeu politique** ; politique (au sens étymologique) renvoie ici à la **polis (cité-Etat)** et à l'organisation de la vie en communauté au sein de la cité

1) La tragédie grecque **parle du politique** et de la démocratie, car elle est née au même moment que les institutions démocratiques (lecture historiciste de la tragédie)

→ A cet titre il est fondamentale que la **1^e occurrence du terme « démocratie »** apparaissent dans les *Suppliantes*. Les Danaïdes exigent du roi d'Argos qu'il prenne la décision de les accueillir. Démocrate, Pélasgos refuse et s'en réfère à l'assemblée du peuple. Celle-ci vote un décret qui accorde aux jeunes femmes le statut de métèque. C'est à l'occasion de ce vote que pour la première fois, dans les textes que nous possédons, le mot *démos* (peuple) a été rapproché du verbe *kratein* (commander) :

« Quel que soit mon pouvoir, je ne saurais rien faire sans le peuple » (le Roi au Chœur) : ἄνευ **δήμου**... οὐδέπερ **κρατῶν**.

« Dis-nous à quoi s'arrête la décision prise selon la loi du scrutin populaire, où prévaut la majorité » : **δήμου κρατοῦσα** χεῖρ ὅπη πληθύνηται.

→ Nos tragédies sont politiques car les personnages sont en quête de justice (Danaïdes) ou en butte au pouvoir de l'État (Thébaines vs Étéocle), pris dans des obligations contradictoires envers *l'oikos*, la sphère domestique, et la *polis*, la sphère publique de la cité : quelle priorité accorder entre la communauté de sang / la communauté familiale et la communauté politique ? ⇔ questions qui se posent à Pélasgos et à son peuple (faut-il accueillir les Danaïdes), à Antigone (qui désobéit aux ordres de Créon pour donner une sépulture à son frère). Il est question dans ces tragédies de la légitimité de la guerre, de la place de l'autre dans l'ordre social (l'étranger, la femme).

Les mythes grecs se prêtent de façon extrêmement malléable à l'expression d'un positionnement politique (cf. postérité d'un mythe d'Antigone ⇔ acte de résistance au pouvoir en place).

2) La tragédie grecque **questionne le politique** ; le théâtre est un chambre d'écho des questionnements politiques (lecture également historiciste de la tragédie). Cf. les tensions et les débats et les intérieurs à la tragédie :

- les *Suppliantes* s'achèvent sur une dispute / débat entre les Danaïdes et les Suivantes sur la légitimité de refuser le mariage.

- dans *Les Sept contre les Thèbes* (même si la scène a été rajoutée à la pièce d'Eschyle, elle fait partie désormais de l'œuvre), le Chœur se sépare en deux, le premier demi-chœur suit en cortège Antigone pour offrir des funérailles à Polynice, alors que le second demi-chœur ne l'escortera pas, obéissant ainsi à l'État et au Droit (p. 176).

3) Ce qui est **politique** au théâtre ce n'est pas tant le contenu ni la forme, que la **place** qu'un spectacle réserve à son **spectateur**. Le spectateur, le temps de la performance tragique, est membre d'une communauté avec qui il partage des émotions puissantes (angoisses, terreur, pitié). Les spectateurs forment alors un corps (pour reprendre l'image de Spinoza), disposé de façon circulaire autour de l'orchestra. Même si la mise en scène du spectacle tragique antique, surtout celui d'Eschyle, est assez hiératique (masques conventionnels, peu de déplacements des personnages, peu de personnages), on ne peut pas imaginer qu'il n'y ait pas un échange puissant d'émotions entre les acteurs et le public, quand on connaît la disposition surplombante des spectateurs sur la scène et leur nombre (jusqu'à 17000 spectateurs pour le théâtre de Dionysos à Athènes).

4) Néanmoins, une **autre lecture, dépolitisée et universaliste** de la tragédie, est aussi possible : elle dissocie le contexte idéologique très marqué des représentations théâtrales et le contenu des pièces, détachées de toute visée politique, produites avant tout comme des divertissements de masse pour un public cosmopolite réuni à l'occasion des Grandes Dionysies. Selon les tenants de cette lecture, la plupart des tragédies ne thématisent pas le politique (contrairement à la comédie grecque, qui se nourrit de l'actualité politique brûlante du moment) : elles mettent en scène des personnages étrangers aux citoyens (des dieux, des rois, des héros, des femmes), commettant des crimes effroyables – inceste, parricide, sacrifice humain, meurtre d'enfants – sans qu'il y ait d'ancrage dans une cité dont le sort serait mis en question. Ce sont des problèmes divins ou humains, au sens universel du terme, qui précèdent la formation de la *polis* et qui relèvent de tabous ainsi que de peurs primitives et universelles.

Nature politique du lien communautaires dans les 3 œuvres

Wharton

Arrière plan du roman = **démocratie américaine des années 1870**.
Mais ce système est occulté par le rôle des **clans** et de **classes**.

1) La politique au sens strict du terme – la participation du citoyen au service de la communauté politique – est quasiment absente de l'œuvre de Wharton. Il en est question 2 fois :

Chap. 14, p. 138 : la politique apparaît comme une activité qui n'est pas digne du Vieux NY (alors que pour Ned Winsett, c'est l'« avenir ! »). Argument de NA : il n'y a pas d'« homme propre » en politique, sans mains sales (cf. « la triste fin des rares gentlemen qui avaient sali leurs manchettes dans les affaires municipales ou dans la politique »). L'activité politique apparaît comme une occupation corrompue et corruptrice (vs Aristote !), qui s'oppose aux occupations oisives des gentlemen : « les gens comme il faut devaient s'en tenir aux sports ou à la culture » ; « Un 'gentleman' restait chez lui tout simplement et s'abstenait ». Sans doute les lois de la démocratie américaine, fondée sur la liberté, l'individualisme et l'argent, entrent en conflit avec les normes morales de la vieille société new yorkaise, globalement puritaine et attachée à la hiérarchie.

Chap. 34, p. 306-307 ⇔ changement de paradigme avec le temps : NA s'est investi dans la vie politique en « bon citoyen » (p. 307) ; il s'est « passionné pour de belles causes », motivé par « l'amitié d'un grand homme », Théodore Roosevelt. Après un engagement à l'assemblée départementale très bref (p. 306), il s'est retranché dans les travaux de la vie municipale (communauté plus petite et la plus proche de sa sphère de vie à NY).

Pourtant, le « naturel » revient au galop, et à l'expérience et l'engagement dans la vie politique proprement dite succède un engagement simplement citoyen : « il avait été somme toute, ce qu'on commençait à appeler à New York 'un bon citoyen' » (donne son opinion ou son appui à toutes sortes d'initiatives philanthropiques ou artistiques).

2) Plus largement, l'organisation de la vie en communauté au sein de la cité repose sur une organisation de la vie sociale à NY en **clans** et **classes**, avec un chef (ou son équivalent). Le vieux NY est une cité **pyramidale** et **aristocratique** (cf. la métaphore de la pyramide p. 65).

Les **souverains**, les Van der Luyden, sont presque déifiés (« ... dans une sorte de pénombre ultra-terrestre, d'où seules émergeaient les deux figures de Mr et Mrs Henry Van der Luyden » p. 66 ; « Mr Van der Luyden s'installa dans un des fauteuils de brocart avec la simplicité d'un souverain régnant » p. 70 ; « Mrs et Mr van der Luyden planait au-dessus d'elle (Ellen) comme une divinité protectrice » p. 134). Ces souverains sont les garants de la cohésion de la communauté et de ses valeurs morales, « les arbitres sociaux de leur petit monde, la dernière cour d'appel du protocole mondain » (p. 71). Grâce à cet ordre, pendant longtemps, la société a tenu : « Pendant la jeunesse de Newland Archer, la société de NY pouvait être comparée à une petite pyramide solide et glissante où aucune fissure apparente ne s'était encore produite » (p. 65).

Cette société est fortement **hiérarchisée** par l'appartenance clanique ; par ordre décroissant de prestige et de pouvoir on compte : trois familles aristocratiques (= Van der Luyden, Dagonnet, Lanning), « un bloc compact et brillant » (= Newland, Mingott, Chivers, Manson), et « la base [...] 'des gens modestes', [...] une majorité de famille honorable » (= Spicer, Lefferts, Jackson). Ces souverains, dont l'autorité morale est toute puissante, ont des « ministres », qu'ils n'ont pas adoubés, mais qui (par effet de mimétisme ?) relaient la bonne parole : Lawrence Lefferts, « arbitre de NY en matière de bon ton », et Sillerton Jackson, le généalogiste, garant et gardien de la famille.

Nature politique du lien communautaires dans les 3 œuvres

Spinoza

Etat de nature = état socialisé mais pré-politique ≠ état politique, contractuel.

L'Etat est une nécessité : « supprimez l'Etat en effet, rien de bon ne peut subsister ; nulle sûreté nulle part ; c'est le règne de la colère et de l'impiété dans la crainte universelle » (XIX, p. 173).

Spinoza distinguent plusieurs types d'Etats politiques :

- la théocratie
- la monarchie
- la démocratie

Démocratie

La **démocratie** est définie par Spinoza comme « l'union des hommes en un tout qui a un droit souverain collectif sur tout ce qui est en son pouvoir » (XVI, p. 75).

C'est la **forme de gouvernement** qui a la préférence de Spinoza car elle est **la plus adaptée**. Si elle invite chacun à renoncer à son droit naturel et à obéir sur tout à l'Etat, comme dans les autres régimes, elle permet en même temps à chacun de s'exprimer pleinement, dans une **égalité** totale par rapport aux autres individus : « je pense avoir assez montré les fondements de l'Etat démocratique, duquel j'ai parlé de préférence à tous les autres, parce qu'il semblait **le plus naturel** et celui qui est le moins éloigné de la **liberté** que la nature reconnaît à chacun. Dans cet Etat en effet nul ne transfère son droit naturel à un autre de telle sorte qu'il n'ait plus ensuite à être consulté, il le transfère à la majorité de la société dont lui-même fait partie ; et dans ces conditions tous demeurent égaux, comme ils l'étaient auparavant dans l'état de nature. » (chap. XVI, p. 80) « En second lieu j'ai voulu parler expressément de ce seul gouvernement, parce qu'il est celui qui se prête le mieux à mon objet : montrer l'utilité de la liberté dans l'Etat » (XVI, p. 80)

Chacun s'y inscrit de son plein gré en déléguant la puissance qui lui appartient au dirigeant. En retour ce dernier doit lui garantir le droit d'exprimer ses pensées, de critiquer les lois tant que par ses actes il n'y contrevient pas et qu'il continue de les respecter, même si elles lui paraissent inutiles ou infondées (p. 194-195) : alors « certes il mérite bien de l'Etat et agit comme le meilleur des citoyens » (XX, p. 194).

Laisser au souverain le soin de décréter sur toutes actions, s'abstenir d'en accomplir aucune contre ce décret, tout en conservant sa liberté de pensée et d'expression, voilà « la piété, [de] la plus haute sorte », « celle qui s'exerce en vue de la paix et de la tranquillité de l'Etat » (p. 195).

Dans un tel cadre, les hommes peuvent vivre dans la **concorde**, car tout en conservant leur **liberté inaliénable de pensée et d'expression**, ils s'accordent à **obéir à la loi** du plus grand nombre, et se réservent la possibilité de faire évoluer les décrets si une décision meilleure remporte les suffrages (cf. XX, p. 202-203). Tel est l'exemple d'Amsterdam, « cette ville qui [...] a goûté les fruits de cette liberté ; dans cette république très florissante, dans cette ville très éminente, des hommes de toutes nations et de toutes sectes vivent dans la plus parfaite concorde » (p. 203-204).

Théocratie

La **théocratie** contraste avec la démocratie en ce qu'elle n'est pas un idéal. Tel est ce que doivent comprendre les lecteurs et philosophes éclairés qui lisent le TTP.

Pourquoi ce très long excursus sur l'Etat des Hébreux ? Très certainement pour éclairer le rapport entre politique et religion. Plusieurs interprétations semblent légitimes : soit Spinoza parle de la théocratie comme d'un régime spécial, inouï, qui s'explique par la situation historique particulière où se trouvait alors le peuple hébreux et il s'en sert pour indiquer un chemin lumineux vers une communauté parfaite à imiter ; soit au contraire il s'en sert comme d'un repoussoir habile pour défendre, *in fine*, la soumission du religieux au pouvoir politique. Il fait un **détour par l'examen de la théocratie** peut-être pour éviter de faire l'éloge direct de la démocratie, et pour faire **l'éloge caché de la démocratie** la plus **directe** possible, tout en faisant en sorte que les théologiens, opposés massivement à l'idée de démocratie directe, ne puissent rien objecter car c'est précisément le Pentateuque qui est cité à l'appui de l'idée même d'égalité qui est au cœur de la démocratie comme de la théocratie de Moïse.

De fait la théocratie des Hébreux est caractérisée par l'**obéissance directe** de l'individu à Dieu sans nécessité d'un gouvernement pour servir de représentant au peuple. Elle semble donc à première vue l'idéal d'un pouvoir

sans représentation, sans intermédiaire et donc sans division possible de la communauté en factions qui se font la guerre en se prenant indûment pour un Etat dans un Etat.

Dans la théocratie des Hébreux, Dieu est leur roi, dans une forme de confusion ou de **collusion totale entre la politique et la religion**. Les individus entretiennent chacun un **lien individuel avec Dieu** et donc entre eux. Rien ne vient encore en termes de pouvoirs intermédiaires les diviser en clans, tribus, classes. Une forme d'**égalité absolue** règne donc entre eux (armées commune de concitoyens et non de mercenaires ; rituels communs auxquels ils obéissent sans exception ; temple lieu commun où tous se rendent ; vie sur le même sol), tout appartient à tous (p. 130 sq). La communauté pèse davantage que l'individu, qui n'en souffre pas, du fait de l'égalité absolue des parts qui reviennent à chacun.

Toutefois on constate que l'Etat théocratique des Hébreux est **loin d'être un idéal** :

- Ils préfèrent finalement la guerre à la paix et entretiennent une **haine** féroce à l'égard des autres nations (p. 128 sq).
- Les individus **fusionnent** dans une patrie avec laquelle ils font corps, mais cette fusion a pour revers d'être dangereuse : la communauté risque de se réduire à la patrie qu'il faut défendre contre les autres. La communauté n'est qu'apparente car les tiruels et les cérémonies ne sont qu'extérieurs. Il n'y a **pas de réel consentement intérieur** à l'existence de la communauté. Est-ce seulement faire corps contre des ennemis qui fait l'intérêt de la mise en commun et de l'entrée en communauté ?
- Après Moïse on assiste à la division de la communauté et à la division du pouvoir en 12 tribus, qui se caractérisent par leur insoumissions, par leur défection à la Loi, de sorte qu'ils entrent dans une ère de décadence (p. 133 sq).

Au chapitre XVIII Spinoza analyse pourquoi on ne peut pas prendre les Hébreux comme modèle de communauté, sauf à souhaiter une nation qui ne commercerait pas avec l'extérieur (p. 145-146) : le modèle des la société des Hébreux au temps de Moïse est replié en vase clos. Il n'est pas possible de se fédérer avec d'autres nations pour entre tenir comme le font les Provinces unies, des relations commerciales.

Le modèle se corrompt en partie parce que chaque chef intermédiaire vise la gloire et que la religion dégénère en superstition, car pour séduire la foule, les religieux se montrent prêt à accommoder les Ecritures, si bien que l'interprétation même des lois est altérée. Le fanatisme règne.

La théocratie se transforme en monarchie, qui laisse place à une guerre civile permanente.

Monarchie

Spinoza se défie de la monarchie. La conception de la monarchie comme du règne du mensonge est commune à Spinoza et à ses amis radicaux :

« le grand secret du régime monarchique et son intérêt majeur est de tromper les hommes et de colorer du nom de religion la crainte qui doit les maîtriser, afin qu'ils combattent pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut, et croient non pas honteux, mais honorable au plus haut point de répandre leur sang et leur vie pour satisfaire la vanité d'un seul homme » (Préface, p. 47)

« un Etat monarchique est communément gouverné suivant un décret de Dieu caché au monarque lui-même, tandis que celui des Hébreux l'eût été ou eût de l'être, en une certaine manière, par un décret de Dieu révélé au seul monarque. Cette différence ne diminue pas, mais augmente la domination du monarque et son droit sur tous. Pour ce qui est du peuple de l'un et de l'autre Etat, il est dans la même soumission, et également ignorant du décret divin ; car dans l'un et dans l'autre il est suspendu à la parole du monarque et connaît de lui seul ce qui est légitime ou illégitime » (XVII, p. 111).

La monarchie est le règne de l'arbitraire et de la violence (on n'est pas loin de la tyrannie), car les souverains recherchent leur propre intérêt.

« Enfin les lois, durant le règne du peuple, demeurèrent à l'abri de la corruption et furent observées avec plus de constance. Avant les rois en effet, fort peu de prophètes donnèrent aux peuples des aversissements ; après qu'un roi eut été élu, il y en eut un très grand nombre : Obadias en sauva cent du carnage et les cacha pour qu'ils ne fussent pas tués avec les autres. Et nous ne voyons pas que le peuple ait été trompé par de faux prophètes, sinon après que le pouvoir eut été abandonné aux rois, auxquels la plupart des faux prophètes voulurent complaire. Ajoutez que le peuple dont l'âme est, suivant l'événement, humble ou superbe, se corrigeait facilement dans les calamités et, se tournant vers Dieu, rétablissait les lois, de sorte qu'il se mettait hors de tout péril ; au contraire les rois dont les âmes sont toujours orgueilleuses et ne peuvent fléchir sans honte, s'attachèrent à leurs vices avec obstination jusqu'à la complète destruction de la Ville. (XVIII, p. 152-153)

L'exemple flagrant est celui de l'Angleterre, développé p. 158-159 : Cromwell, chef de la révolution anglaise, régicide, qui prit le titre de Lord Protecteur alors qu'il ne fut qu'un « nouveau monarque » qui « change[a] l'ordre existant en un pire ».